

Tequila. Tequila. Tequila.

On peut se faire plaisir en répétant ce nom -là. Il sonne si bien, il charrie tant d'images. Trois syllabes et vous partez vers le Nouveau Monde. Vers le Mexique. Volcans, hauts plateaux, maïs, café, palmiers, cuivres tonitrueux des orchestres près des haciendas fleuries, mantilles, sombreros et tout le bazar. Exotisme facile.

Tequila. Tequila. Ce n'est pas ça, pas ça du tout, parce que, en fait, c'est bien plus précis.

Trois syllabes et vous débarquez dans une ville qui serait restée confidentielle si un jour un de ses habitants n'avait eu l'idée de distiller le fruit de l'agave. Depuis, là-bas, c'est un cadeau qu'on sait attendre. L'agave fleurit une fois, une seule, et il faut s'armer d'une infinie patience sous le soleil de Tequila. Dix, vingt, trente ans d'état végétatif et, d'un seul coup, la tige s'envole à dix mètres, quelquefois au-delà. À peine née, la fleur devient arbre. C'est alors qu'on est récompensé, le mot « agave » ne vient pas pour rien du grec *agauê* qui signifie « admirable ». La tequila est en effet une admirable liqueur. Ambrée, adhérent au verre comme une huile précieuse, elle sent autant qu'une eau-de-vie peut sentir : une odeur de vieux tonneau, de terre asséchée, de fer rouillé, de pomme de terre flétrie, de fleur délicate, de fruit fier. Dès la première gorgée, sa saveur, aussi chaude que le laisse présager sa couleur, vous réchauffe le cœur.

Paradoxe cruel mais poétique, c'est avec cette eau-de-vie que j'ai décidé de tuer Paul. Et bien sûr avec l'adjonction en toute dernière minute d'un alcaloïde tiré de la graine du vomiquier. *Nuxvomica*. Sous l'odeur de tonneau, de terre asséchée, de fer rouillé, de vieille pomme de terre, de je ne sais plus quoi encore, Paul n'a pas décelé l'amertume de la strychnine. Il aurait pu, ce con, après tout. Il a été chercheur à l'Institut Pasteur, non ? Eh bien, il n'a rien senti. Il faut préciser qu'auparavant j'avais pris soin de lui faire avaler des kumquats confits.

Paul n'a donc rien senti venir. En revanche, il a senti sa douleur. Intense, extrême. Mille morts concentrées en une seule. Là, les métaphores ne manquent pas. Un bombardement au napalm circonscrit dans un petit pays de veines et de muqueuses. Un raz de marée contrit dans le périmètre d'un corps trop humain. Un corps qui se tord, se noue sous la montée en puissance des convulsions. Un corps qui s'arc-boute, pitoyable pont de chair, figure grotesque. Lorsque les muscles finissent par s'arracher de leurs ligaments et tendons, la souffrance devient inimaginable, même un écorché vif serait d'accord là-dessus. Et vous ne perdez pas la tête avec ça. Tout est clair. Vous vous voyez partir. C'est atroce.

D'autant que les vagues de douleur se calment, cessent tout à fait et reviennent. Il suffit d'un léger stimulus pour que l'horreur redémarre : claquement de mains, petit coup de pied. Et c'est encore pire qu'avant. Le temps fait ce qu'il veut de vous, il vous dilate, vous existez partout à la fois, vos nerfs hurlent en cohortes de suppliciés. Quand le temps vous lâche enfin, vous mourez d'épuisement, aidé un peu par l'arrêt respiratoire dû aux spasmes et par le dysfonctionnement des muscles intercostaux et du diaphragme.

Il m'a semblé que Paul mettait un temps infini à mourir. Il n'arrivait plus à parler, appelait au secours par tous les pores de sa peau mais nos regards se croisaient et se quittaient et se croisaient. J'ai pu ainsi mesurer l'ampleur de son étonnement et celle de son agonie. Son visage métamorphosé, d'une laideur repoussante, était livide. Ses pupilles dilatées à l'extrême, ses globes oculaires prêts à quitter leurs orbites. Les dents comme soudées laissaient tout de même passer la salive en quelques jets maigres mais impétueux s'échappant de la bouche tétanisée. Les lèvres devenues deux traits gris formaient le plus incroyable sourire. Derrière ce masque convulsif, la terreur originelle poussait avec toute sa violence concentrée. Saisissant.

Je savais que Paul allait vomir, qu'il allait s'oublier sur le parquet de ce grand appartement confortable tant convoité puis tant aimé. Je savais qu'aucun de ces détails triviaux n'échapperait à sa conscience intacte. Il est clair que j'ai imaginé un instant être à sa place. Curieusement, j'ai éprouvé de l'empathie. Ce n'était pas prévu. Paul était un pourri complet mais un être humain. Moi, malgré ce qui m'est arrivé, je suis donc encore un être humain. Alors de carcasse à carcasse, d'être pensant à être expirant, j'ai éprouvé de l'empathie. Une larme.

Mais ce bref moment d'émotion ne m'empêchera pas de liquider les autres. Un à un. Ils se défendront et pour moi, bien sûr, ce sera de plus en plus difficile. Mais j'irai jusqu'au bout. À l'image de celle du peuple de Tequila, ma patience est mexicaine, presque infinie. Ma force, inconcevable, même pour moi-même. Et mon imagination, redoutable. Dans l'enfance, quand j'étais trop jeune pour lui tenir tête et la dom estiquer, elle me torturait. Désormais apprivoisée, elle ne manque jamais de me montrer l'issue.

À mes pieds, le corps tordu de Paul en pyjama me rappelle que je suis un cobra. Je dors sous une inflorescence d'agave. Je dors sous le soleil de Tequila. Sous le soleil du Nouveau Monde. Les cobras, ou najas, viennent d'Afrique ou d'Asie. Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Je dors où il me plaît de dormir. À me voir dormir ainsi, on me croirait dans le coma. Mais le coma du cobra n'a rien à voir avec la perte des sens et de la conscience. Mon coma n'est qu'une longue attente et la haine est mon venin. Je peux l'inoculer ou le cracher et vous brûler les yeux.

Viva el cobra !

Novembre 2000

Il ne lui fallut qu'un instant pour savoir où finir sa nuit. Juste un coup de téléphone à la bonne personne au bon moment. Quand Kril répondit, Lewine raccrocha aussitôt, sûre de le savoir chez lui, décidée à le surprendre.

Kril le Hollandais, rencontré alors qu'elle était lieutenant au cirque du 8<sup>e</sup> arrondissement. Il y avait eu cette série d'appels anonymes ; une circulation menaçait de « faire un carton » dans le cabaret où se produisait une troupe de strip-teaseurs masculins et le propriétaire avait alerté le commissariat. Martine Lewine s'était fondue dans le public exclusivement féminin du cabaret. Contrairement aux autres membres de la troupe, le jeune homme avait un vrai talent de danseur. En attendant de trouver mieux et parce qu'il était bien payé, Kril faisait le Chippendale avec bonne humeur.

Lewine et lui s'étaient compris au quart de tour. Il aimait les filles dans son genre. Équipées d'une arme, d'une paire de menottes, d'une bouche charnue et d'un regard froid. « Elles sont si rares », avait-il dit avec cet accent plaisant. Autant que ses cheveux clairs, son corps élancé et ses fesses à la Mikhaïl Barychnikov. Ils se voyaient épisodiquement. Elle ne l'avait pas visité depuis au moins... six mois, huit mois ? Peu importait. Kril — à prononcer comme un feulement de chat énervé en oubliant le k et en insistant sur le rrrr — résidait avenue de Clichy.

Elle y gara sa moto. Il était près d'une heure du matin, l'avenue vivait encore. Lewine scruta les alentours. Un café réveillé. Un fleuriste endormi. Un groupe d'Africains en discussion sur le trottoir ; on entendait la musique de leurs phrases et leurs rires. Un autobus avec l'affiche d'un film dans lequel jouaient Patrick Bruel et une inconnue. Il avait un peu vieilli ce chanteur acteur, ça lui allait bien. Sexy, très sexy, se dit Lewine. À cette heure-ci et dans l'état où elle se trouvait, ça aurait été le cas pour un paquet d'hommes. Et l'image d'Alex Bruce, son amour perdu depuis peu, depuis si peu, dormait bien repliée. Utile cette faculté de ranger les émois au placard pour un temps. Juste le temps d'une fin de nuit.

Celle d'une guerrière en chasse. Qui demandait satisfaction.

Ce contentement, Lewine savait qu'elle l'obtiendrait avec le Hollandais dansant, le jeune homme désiré immédiatement. Dès l'instant où, en compagnie de quatre autres gars, elle l'avait vu se dandiner en string scintillant pour une meute de femmes hurlantes. Un roseau qu'on a envie de faire plier quand on se sent vent mauvais. Dans sa loge, il lui avait affirmé qu'elle était la première à prononcer son nom correctement. Petit salaud de menteur.

Sans demander qui sonnait, il ouvrit sa porte. Vêtu d'un peignoir de bain bleu, ses cheveux mouillés peignés en arrière, il devait sortir de la douche. L'air surpris, il ouvrit la bouche pour parler mais se ravisa et la détailla en silence. Lewine portait un pantalon et un soutien-gorge de cuir noir, un blouson de cuir rouge. La paire de menottes sembla jaillir de la poche gauche de son blouson, elle lui emprisonna les poignets dans le dos.

Elle lui fit signe de reculer vers le lit, s'accrocha au mouvement mais en gardant la distance, ne pas le toucher, ne rien lui donner de chaud pour le moment. Un beau mouvement qui n'avait rien de heurté, un tango hollandais, les yeux dans les yeux.

Son regard très brillant, allumé, elle ne pourrait jamais s'y habituer dans la vie normale, la vie diurne, celle des gens qui s'aiment au quotidien. Le désir de Kril se lisait. Elle savait ce qu'il voulait, rêvait. Kril, transparent, transpirant, tout à elle, gémissant ou pas, avant ou après. Sensation de contrôle immédiat et total. Elle le connaissait, cet inconnu, mieux que lui-même. Il voulait qu'elle le surprenne. Qu'elle lui fasse peur. Il attendait ça, bien sûr. Elle lui fit signe de ne pas bouger, là, au bord du lit.